L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 3 AOUT 1891. 64ème Année

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 3 AOUT 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

L'interpellation de M. Laur à la Chambre des députés de France.

La Chambre est revenue, hier—dit le *Journal des Débats* du 18 juillet—sur son vote de jeudi ; à une grande majorité, elle a ajourné, indéfiniment, la discussion de l'interpellation de M. Laur. C'est par là qu'elle aurait dû commencer ; elle aurait évité ainsi le désagrément de se donner à elle même une sorte de démenti ; mais sa prudence, quoique tardive, n'en mérite pas moins d'être approuvée. M. le ministre des affaires étrangères a parlé le langage qui convient à un homme de gouvernement. Il s'est montré prêt à traiter à la tribune toutes les questions qui touchent à la dignité et aux intérêts du pays, mais encore faut-il qu'il y ait une raison, un prétexte pour les aborder. La situation imposée à nos nationaux en Alsace Lorraine est telle qu'elle depuis longtemps les honlanglistes et les radicaux, pourquoi ne pas le faire aujourd'hui ? Pourquoi ? Précisément parce qu'on l'a déjà fait, parce que les explications données par le gouvernement ont paru suffisantes et que, si elles ne l'étaient plus maintenant, il faudrait conclure qu'il y a quelque chose de changé quelque part. Mais où ? Comme ce n'est certainement pas en Allemagne, tout le monde ne manquerait pas de dire en Europe que c'est la France qui n'est pas la même, et qu'elle dévoile enfin ses desseins longtemps cachés. La question de M. Laur, dans les conditions toutes fantaisistes où elle se produisait, ne pouvait pas avoir un autre sens, et c'est pour cela que le gouvernement devait la repousser. Il ne s'agissait pas d'un de ces incidents secondaires où un ministre complaisant peut donner à une Chambre, qui s'en contente, l'apparence d'une discussion ; toute discussion, même pour la forme, était inadmissible. Elle est inutile, a déclaré M. Ribot, et vous devez comprendre ce que signifie ce mot dans une bouche. Le mouvement de la Chambre a montré que le ministre des affaires étrangères avait d'ailleurs touché juste et qu'il n'avait pas fait vainement appel à l'intelligence et au patriotisme de ses collègues. J'ai un dossier, disait M. Laur, permettez-moi de vous le lire, "quelque ce qu'en soit la valeur !"—La Chambre a souri de cette naïve formule. Elle connaissait déjà la valeur du dossier de M. Laur, par les échantillons qu'il en avait tirés la veille. M. Ribot en avait, par avance, fait justice en disant que les prescriptions de police auxquelles sont soumis les commis-voyageurs au delà des Vosges ne s'appliquent pas seulement à l'Alsace-Lorraine, mais à toute l'Allemagne, et non pas aux seuls Français, mais aux Allemands eux-mêmes. Lire le *Figaro*, le lendemain M. Déroulède.—Je l'ai lu, a répondu M. Ribot : il donne les noms de commerçants français qui n'auraient pas obtenu de passeports pour entrer en Allemagne. L'article est de ce matin ; j'ai déjà reçu la protestation d'un des commerçants cités, qui déclare que ce qui le concerne le fait est faux, et j'ajoute qu'aucune plainte pour des faits analogues n'est parvenue au ministère des affaires étrangères. Voilà sur quels fondements reposent les interpellations de M. Laur. Est-il possible de poussez plus loin la légèreté en matière aussi grave, et le gouvernement peut-il, doit-il rester quotidiennement à la disposition de pareils interrogateurs ?

M. Ribot, et nous le en savons gré, a mis nettement en présence les deux politiques qui paraissent vouloir se disputer la direction de notre diplomatie. L'une est la politique digne mais prudente, forme mais réservée, que le gouvernement de la République a suivie depuis vingt ans et qui n'a pas été sans une fierté simple et haute à laquelle le monde a rendu hommage. La seconde est la vieille politique des manifestations bruyantes mais stériles, des agitations vaines mais compromettantes, dont le boulanglisme a pris l'initiative et qu'il continue avec le concours des radicaux et de quelques membres de la Droite. Entre ces deux politiques, M. Ribot a déclaré que le gouvernement avait fait son choix, et qu'il ne se laisserait pas entraîner dans la première à la seconde. Cette déclaration n'était pas inutile, non pas pour définir la politique du gouvernement, mais pour qualifier celle de l'Opposition imprévoyante et sans doute inconsciente, qui cherche depuis quelque temps à passionner l'opinion. Les radicaux se mettent à la patrie ; quoi de plus naturel ? Quoi de moins surprenant ? N'ont-ils pas figuré comme acteurs aux débuts du boulanglisme ? Ne se sont-ils pas pressés autour de son berceau ? Ils n'ont vu dans le danger qui s'est révélé plus tard que la personne d'un homme, et ils en pas eu une peur extrême. L'homme disparu, ils reviennent instinctivement à sa politique. Il ne faut pas, disent-ils, abandonner M. Laur et à M. Déroulède le monopole du patriotisme et les petits bénéfices qu'on en peut tirer. Encore faudrait-il distinguer les responsabilités ; car il en est dont la sincérité mêmes n'excuse pas les éclats imprudents. Mais nous connaissons cette manière de raisonner et les conséquences où elle conduit. A une mauvaise popularité d'un jour, elle risque de substituer, pour toute une génération, les responsabilités les plus lourdes et les plus douloureuses. Nous n'attendons pas, en ce qui nous concerne, que le mal soit fait pour nous en dégager avec plus ou moins de prestesse ; nous le dénoncons dès son principe. C'est ce que nous avons fait à la naissance même du boulanglisme, et nous le faisons encore aujourd'hui, car, en vérité, ce que nous avons en face de nous, c'est encore le boulanglisme, et sous sa forme la plus périlleuse. Regardez-le ; qui pourrait s'y tromper ? Ce sont les mêmes hommes, les employant les mêmes procédés. Et, si le pays avait le malheur de s'y laisser égarer, nous aurions qu'un souhait à former dans notre patriotisme alarmé, à savoir que la leçon inévitable ne fût pas, cette fois, plus rigoureuse encore et plus sévère que par le passé.

La montre de Calino a besoin d'une forte réparation, mais le pauvre garçon n'a pas le sou.

Comment faire !

—Que je suis bête ! s'écria l'aimable idiot, après un instant de réflexion ; il y a un moyen bien simple de me procurer de l'argent.

Et il va porter sa montre au Mont-de-Piété.

Époux assortis.

M. X.... entre chez un prêteur sur gages, dans le but de lui emprunter vingt mille francs sur les bijoux de sa femme.

—Vous ferez enlever toutes ces pierreries, lui dit-il, et vous en ferez remettre de fausses à la place, pour que ma femme ne s'aperçoive de rien.

—Désolé, monsieur, répond le fils d'Israël, mais vous venez trop tard, j'ai acheté la semaine dernière les pierres véritables à madame votre épouse.

Les habitants d'une petite ville de province possédant, depuis quelques mois seulement, un musée de peinture.

L'administration locale prend toutes les mesures imaginables pour l'entretien de ce glorieux monument, à l'entrée duquel on peut lire l'avis suivant :

—Messieurs les visiteurs sont priés de ne cracher sur le parquet qu'en cas de force majeure....

FEUILLETON.

COLIBRI.

Grand roman inédit.

—PAR—

FRANCISQUE ALLOMBERT.

DEUXIEME PARTIE.

VINGT ANS PLUS TARD.

(Suite.)

Il posa sa main sur celle de Darthez et dit d'une voix dans laquelle il y avait une grande émotion de joie contenue :

—Merci, mon vieux, et compte sur moi..... Je vais me mettre en chasse et ne tarderai pas à lever le gibier..... Sois tranquille !

—Ah ! je te retrouve enfin, et te reconnais !

—Oui, tu as raison, dit M. de Saimine, il y a là une belle mine d'or à exploiter, et si nous réussissons, nous serons riche.... Il faut mener l'affaire promptement et hardiment.... Nous sommes deux résolus : à l'œuvre donc !

Et, après une pose, M. de Saimine reprit :

—Nous sommes liés, mon cher, par les mêmes appétits et les mêmes intérêts. Tu dis que tu veux vivre, jouir, être heureux et que tes appointements d'employé te paraissent misérables. Les apparences pour moi sont plus brillantes, mais la réalité pourrait être terrible demain.

—Que dis-tu ?

—Eh ! mon cher, je vis d'aventure, de jeu, de hasard, et j'ai pour associée une femme bien connue à Paris, la Lorelly. C'est ma maîtresse, c'est moi qui l'ai lancée, mais elle m'échappe, elle me tient par la peur. Tant qu'elle sera fêtée, richement entretenue je ne manquerai de rien, il est vrai ; mais toute superbe, toute éblouissante qu'elle soit, elle n'en est pas moins à l'âge où la femme décline, où sa beauté est sur le point de disparaître à jamais.

—Bref, c'est le lendemain qui t'effraie.

—Oui, et il m'effraie horriblement.... Les adorateurs de la Lorelly empressent encore autour d'elle, car c'est véritablement une créature splendide, une de ces privilégiées de l'amour à qui la jeunesse laisse longtemps ses charmes et ses séductions ; mais rien n'est éternel. Quand les cheveux blanchissent, on peut teindre, mais il y a bien des choses qu'une femme ne répare pas ; elle ne peut resserrer les dents qui commencent à se disjoindre sur la gencive qui s'affaisse, elle ne peut rendre au regard le feu qui en faisait un foyer de volupté, elle ne peut empêcher les rides de venir sillonner son visage.

M. de Saimine s'était dressé, et, comme se parlant à lui-même maintenant, il ajouta :

—Ah ! la première ride, chez la femme, quelle chose épouvantable.... C'est le premier coup de pioche !.... Tout se penche alors, tout s'incline, tout s'effondre, et comme la dégringolade va vite après !

Et, se tournant vers Darthez :

—C'est le sort qui pèse sur la tête de la Lorelly, mon cher ami ! s'écria M. de Saimine. Et le lendemain de sa chute, que lui resterait-il ? Rien !.... Ma destinée n'est pas de partager ses souffrances et de consoler ses désespoirs.... Il faut donc que j'oriente ma vie ailleurs.

—Eh bien ! j'arrive à propos..... Tout comme Théridion cherchait à Hernandès et que t'importe le reste ! La Lotelly pourra vieillir : tu seras riche !

—Et puis, veux-tu que je te fasse un aveu, qu'à ta franchise réponde la mienne ?.... Sache donc qu'une passion ardente et folle consume mes jours à notre âge, une passion profonde a embrasé mon sang.... Oui, moi qui jouais avec l'amour, qui ne m'en servais que comme un moyen pour parvenir, oui j'aime.... C'est une jeune fille, une enfant presque que j'adore, que je veux.... Te la décrire est impossible, mais tu la verras, et tu comprendras ma folie.... Tout ce qu'il y a de vicieux, de dépravé en moi a l'horrible soif de tout ce qu'il y a de pur, de chaste en elle !

M. de Saimine s'animait en parlant et sa main serrait violemment celle de Darthez.

—Il me la faut, mon cher, il me la faut !.... Au prix de l'or, au prix du sang, au prix d'un crime, je la veux !

Darthez le regardait et, sentant bien qu'avec cette passion-là l'homme irait jusqu'au bout, il lui dit :

—Tu l'auras !

—Oui, je l'aurai ! répliqua d'une voix sourde M. de Saimine, qui maintenant regardait, devant lui dans son rêve.... O Colibri, tu refuses les présents que je t'offre, tu ne réponds pas à mes lettres mais je saurai bien triompher de ton indifférence !.... Toujours je serai là, près de toi, te convant du regard, et il faudra bien que tu me cèdes !.... Je veux rentrer dans mes bras ton corps délicieux, je veux sentir sous ma bouche tes lèvres adorables !

—Tu vois bien, dit Darthez en tirant son camarade de sa rêverie enflammée, tu vois bien que j'apporte le moyen de la posséder.

Et, le ami tout à tel, le le ré-

le moment, il ne doit avoir affaire qu'à moi.

VIII.

LA COMTESSE SOLANGE DE GIVRES.

M. Chédoine père habitait toujours cet hôtel de l'avenue des Champs-Elysées, où il demeurait déjà lorsque les étourderies d'André, son fils, lui avaient causé tant de douleurs et d'angoisses qu'il avait senti planer sur sa tête, tourner autour de sa maison, prêt à s'abattre sur son vieil honneur, le vol hideux de la banqueroute.

C'est dans cet hôtel que le comte de Givres, dès son retour de Pierre-Bénite, ayant dans sa poche le portefeuille de Jean-François Aubert, assassiné sa déposition de sa fortune, était venu faire la suprême visite qui était comme le couronnement de sa diabolique stratégie.

C'est dans le salon de cet hôtel familial qu'il était venu dire : "Solange ou la ruine ! que mon amour soit satisfait et ma fortune vous épargnera la honte !"

Et c'est là que Solange avait immolé tous les rêves de son âme, c'est là que, pour l'honneur du nom que son père avait porté toujours avec tant de fierté, elle s'était sacrifiée avec tant de courage !

Au moins, son sacrifice n'avait pas manqué son but, n'avait pas été vain.

Chédoine avait repris, grâce à l'avance du comte de Givres, son équilibre un moment compromis ; puis il était parti de nouveau dans une voix prospère qui n'avait plus trouvé d'obstacle.

Il avait depuis longtemps pardonné à son fils.

Le malheur avait été pour André une épreuve sous laquelle il s'était trempé et d'où son tempérament était sorti agnerri pour la bataille humaine.

La fortune ne lui avait pas été dure, et maintenant il avait conquis une situation brillante, et tout était oublié.

Depuis qu'il était à San Francisco, il était revenu souvent en Europe et son père l'avait accueilli les bras ouverts.

Cette fois, son retour avait été plus particulièrement une fête, parce qu'il amenait avec lui son associé et ami Pablo de Hernandès, que ses récits avaient fait considérer longtemps comme un fantôme comme un être merveilleux, véritablement surnaturel.

M. Chédoine se promenait dans les allées de son jardin.

C'était une matinée d'un hiver pas rigoureux, tiède comme une matinée de printemps.

Le vieillard marchait, méditant, et sa tête, inclinée sur son épaule, se relevait de temps en temps radieuse, son regard brillait, et on sentait qu'une vive joie était en lui.

Il paraissait robuste encore. Très droit, il avait le pas ferme. Une expression de grande bonté était répandue sur son visage.

C'est surtout quand il relevait la tête vers les deux fenêtres de l'hôtel dont les volets étaient fermés qu'un éclair de contentement illuminait son regard.

N'y tenant plus, M. Chédoine prit dans sa main deux petits cailloux qu'il lança l'un après l'autre contre les fenêtres.

Soudain, les volets s'ouvrirent et claquèrent contre le mur, et André Chédoine apparut, riant de tout son cœur d'être ainsi réveillé par une espièglerie paternelle.

—Tu vois, lui dit M. de Chédoine, que les Américains, si pratiques et si actifs qu'ils puissent être, ne sont pas encore aussi instinctifs que les vieux Parisiens !

—C'est que je suis en vacances et que l'air qu'on respire ici n'a pas passé sur l'océan Pacifique. L'atmosphère de Paris m'assoupit. D'ailleurs, quelle heure est-il donc ?

—Il va être dix heures. Tu n'as que le temps de faire ta toilette et d'aller chercher ton ami.... Le comte et Solange seront ici à midi, et tu sais que j'ai les habitudes des hommes de mon temps : le déjeuner ne doit pas attendre.... C'est à midi, heure précise.

—Hernandès et moi nous serons exacts ; sois tranquille.

—Veux tu que j'aille te tenir compagnie et allumer un cigare chez toi pendant que tu feras ta toilette ?

—Avec plaisir, père !

André avait ouvert les deux fenêtres, et le soleil inondait sa chambre.

Une vaste chambre, très confortable préparée pour lui d'ailleurs, puisque dans la maison elle était connue sous le nom de " chambre de M. André."

Un cabinet de bain et de toilette se trouvait à côté.

André en laissa la porte ouverte pour pouvoir causer avec son père, qui s'était installé dans un fauteuil à bascule et oui, les jambes pendantes, le cigare aux lèvres, se laissait balancer en causant avec son fils.

—Comme je suis content à l'idée que je vais avoir sous mon toit, à ma table, ton ami Hernandès ! Imagine toi que je l'attends avec émotion. Tu nous as raconté sur cet homme des choses si extraordinaires et il a été pour toi si généreux et si bon qu'il y a en moi plus que de la reconnaissance, j'éprouve une véritable admiration !

—Va, tu le trouveras vite à ton aise avec lui ! Il est si simple ! Au bout de deux minutes, il te semblera que tu le connais depuis longtemps et tu l'aimeras comme tu m'aimes !

—Je me demande quel effet il produira sur le comte de Givres et comment il comprendra le mariage de notre Solange adorée avec un homme dont l'âge est si éloigné du sien.

—Je lui ai dit ce qu'était M. de Givres, et il lui suffit d'un regard pour juger un homme ; tu peux croire qu'il mesurera mon beau frère à sa juste mesure, et qu'il donnera à Solange toute sa pitié respectueuse.

Depuis que le nom de M. de Givres avait été jeté dans la conversation, la bonne humeur semblait s'être envolée ; une ride avait plissé le front de M. Chédoine, qui s'était sourcilé, assombri ; quand à André, il paraissait ex.. nerveux.

Il marchait dans sa chambre, à grands pas.

Une bouffée de sang lui avait monté au visage.

—Ma pauvre Solange ! s'écria-t-il, ma sœur aimée !.... Je plus tendre des soins pour ma chère enfant !

—Tais-toi André ! dit M. Chédoine. Ce qui est fait est fait. Ne parle pas de cela. Tu sais que l'évocation de ce souvenir m'est profondément douloureuse.

—Eh ! si, j'en parlerai, car tout ce qui est arrivé, c'est ma faute, c'est mon crime. Oui, c'est la faute irréparable dont le remords me tient le cœur, et qui le rouge sans cesse, plaie d'argent n'est pas mortelle, dit la bonne langue populaire. Oh ! comme elle a raison ! Nous pouvions tout refaire notre honneur commercial, si véritablement il eût du être atteint. Toutes les réparations étaient possibles, excepté celle de ce malheur !..... Je ne peux pas briser le lien auquel s'est suspendu le poignet meurtri de ma sœur adorée !.... O mon père ! le châtiment du mon passé de folies, le châtiment trop cruel, trop dur, le voilà !

E. Chédoine s'était approché de son fils, et André, secoué d'une vraie douleur, laissa tomber sa tête sur son épaule.

—Ma pauvre Solange ! répétait il.

La voix du père était grave et tiède.

—Calme-toi, calme-toi ! reprit-il. Tu n'es pas seul coupable, j'ai été faible aussi, j'ai accepté trop vite le sacrifice de ma fille. Mais Solange nous aime toujours comme autrefois, de toutes les forces de son cœur.

—Elle avait fait un si beau rêve, alors qu'Arthur Fornace partit pour l'Amérique avec la promesse de venir la reprendre ! Il est vrai qu'à celui-la l'Amérique a été fatale ; il a mal tourné et s'est tué misérablement à une table de jeu, comme un joueur déshonoré ! Mais ce n'était pas une raison pour que Solange combât de la hauteur de ce rêve dans la réalité d'une union avec le comte de Givres.....

—Encore une fois, André, calme toi ! La conduite du comte de Givres depuis qu'il est le mari de ta sœur n'a rien eu de blâmable. Jamais un mot de plainte n'est tombé des lèvres de Solange.

—La pauvre enfant ! la pauvre femme ! s'écria amèrement André Chédoine ; elle poursuit stoïquement son chemin du Calvaire sans un gémissement, sans une chute.... Mon Dieu ! quelle suite de jours lugubres aux côtés de ce Raymond de Givres, dont j'ai eu, pour ma perte, la folle d'être le camarade, qui m'a poussé dans le tourbillon des plaisirs insensés, qui m'a conduit à la ruine pour pouvoir se présenter ensuite comme un sauveur dans notre maison, et dont trop tard j'ai pénétré les desseins.

—Tu me promets, André, d'être aujourd'hui ce que tu as toujours été avec M. de Givres : sinon affable, du moins correct ; n'oublie pas que c'est ton beau frère, le mari de ma fille.

—Je ne l'oublie pas, mon père. Je ne peux pas l'oublier, je ne le dois pas ! Mais c'est mon amour pour ma sœur qui me fait haïr cet homme !

Le père et le fils restèrent un instant silencieux, puis André Chédoine, qui avait achevé sa toilette, prit la main de son père et la serra avec une certaine force.

—Allons, dit-il, je vais chercher mon ami et sois sûr que lorsque l'heure de midi sonnera nous serons à la porte.

M. Chédoine accompagna son fils jusqu'à la grille et le regarda s'éloigner d'un pas rapide.

Il reprit ensuite sa promenade dans les allées du jardin, non plus souriant et heureux, doucement attendri, comme tout à l'heure, mais préoccupé ; par instant, les gestes saccadés de sa main énervée trahissaient les inquiétudes de son âme, qui, sous l'évocation des souvenirs, s'était repliée dans la tristesse.

Les paroles qu'André avait laissé jaillir du son cœur, combien de fois les avait-il dites lui-même, aux heures silencieuses des méditations, lorsque le tracas des affaires s'était apaisé et qu'il était rendu au repos dans sa maison !

Il se rappelait avec un frisson d'angoisse le moment inattendu et terrible où il avait découvert sa caisse vide, à la veille des échéances ; il voyait les guichets de sa maison où, de tous temps l'or avait répondu aux papiers avec la régularité de la Banque de France ; se fermer soudain, et la nuit se faisait ; dans ces ténèbres, flamboyait l'inscription infernale pour lui, vieux commerçant d'honneur et de probité, comme un titre du Dante : *"La maison Chédoine a suspendu ses paiements !"*

Alors se dressa devant lui cet homme qu'il ne connaissait point, qui apportait le salut comme un envoyé du ciel, mais qui demandait sa garantie comme un messager du démon, voulant, contre l'or qu'il donnait, s'emparer d'une âme humaine !

M. Chédoine était si abattu quand M. de Givres vint lui proposer de le sauver s'il consentait à lui donner sa fille, que le souvenir de cet horrible marché était confus dans sa mémoire ; il avait hésité, il avait reculé devant le sacrifice qui lui était imposé, mais Solange était là, entre lui et tiens que par la peur. Tant qu'elle sera fêtée, richement entretenue je ne manquerai de rien, il est vrai ; mais toute superbe, toute éblouissante qu'elle soit, elle n'en est pas moins à l'âge où la femme décline, où sa beauté est sur le point de disparaître à jamais.

—Bref, c'est le lendemain qui t'effraie.

—Oui, et il m'effraie horriblement.... Les adorateurs de la Lorelly empressent encore autour d'elle, car c'est véritablement une créature splendide, une de ces privilégiées de l'amour à qui la jeunesse laisse longtemps ses charmes et ses séductions ; mais rien n'est éternel. Quand les cheveux blanchissent, on peut teindre, mais il y a bien des choses qu'une femme ne répare pas ; elle ne peut resserrer les dents qui commencent à se disjoindre sur la gencive qui s'affaisse, elle ne peut rendre au regard le feu qui en faisait un foyer de volupté, elle ne peut empêcher les rides de venir sillonner son visage.

M. de Saimine s'était dressé, et, comme se parlant à lui-même maintenant, il ajouta :

—Ah ! la première ride, chez la femme, quelle chose épouvantable.... C'est le premier coup de pioche !.... Tout se penche alors, tout s'incline, tout s'effondre, et comme la dégringolade va vite après !

Et, se tournant vers Darthez :

—C'est le sort qui pèse sur la tête de la Lorelly, mon cher ami ! s'écria M. de Saimine. Et le lendemain de sa chute, que lui resterait-il ? Rien !.... Ma destinée n'est pas de partager ses souffrances et de consoler ses désespoirs.... Il faut donc que j'oriente ma vie ailleurs.

—Eh bien ! j'arrive à propos..... Tout comme Théridion cherchait à Hernandès et que t'importe le reste ! La Lotelly pourra vieillir : tu seras riche !

—Et puis, veux-tu que je te fasse un aveu, qu'à ta franchise réponde la mienne ?.... Sache donc qu'une passion ardente et folle consume mes jours à notre âge, une passion profonde a embrasé mon sang.... Oui, moi qui jouais avec l'amour, qui ne m'en servais que comme un moyen pour parvenir, oui j'aime.... C'est une jeune fille, une enfant presque que j'adore, que je veux.... Te la décrire est impossible, mais tu la verras, et tu comprendras ma folie.... Tout ce qu'il y a de vicieux, de dépravé en moi a l'horrible soif de tout ce qu'il y a de pur, de chaste en elle !

M. de Saimine s'animait en parlant et sa main serrait violemment celle de Darthez.

—Il me la faut, mon cher, il me la faut !.... Au prix de l'or, au prix du sang, au prix d'un crime, je la veux !

Darthez le regardait et, sentant bien qu'avec cette passion-là l'homme irait jusqu'au bout, il lui dit :

—Tu l'auras !

—Oui, je l'aurai ! répliqua d'une voix sourde M. de Saimine, qui maintenant regardait, devant lui dans son rêve.... O Colibri, tu refuses les présents que je t'offre, tu ne réponds pas à mes lettres mais je saurai bien triompher de ton indifférence !.... Toujours je serai là, près de toi, te convant du regard, et il faudra bien que tu me cèdes !.... Je veux rentrer dans mes bras ton corps délicieux, je veux sentir sous ma bouche tes lèvres adorables !

—Tu vois bien, dit Darthez en tirant son camarade de sa rêverie enflammée, tu vois bien que j'apporte le moyen de la posséder.

—Et je suis tout à toi, je te répète.... Dès demain, j'aurai agi.... Donc, demain soir ici, à la même heure, veux tu ?

—Très bien.

Les deux hommes se levèrent pour sortir.

Leur conversation avait duré presque toute la nuit.

Dans la rue, l'air froid du matin les fit frissonner.

La rue était déserte. La lumière du gaz se réverbérait sur des flaques d'eau et de boue, sur des coins de trottoir où l'asphalte mouillé luisait. Aucune clarté d'aube n'apparaissait dans la nuit noire, d'une épaisseur d'encre.

Sur l'avenue Trudaine, les deux camarades se quittèrent.

M. de Saimine hola un cocher en maraude et monta dans le fiacre pour se faire conduire chez lui.

Sa tête était pleine du projet de Darthez et son imagination était hantée par l'image de Colibri conquise.

Et, à cette heure où deux misérables venaient de compléter dans l'ombre un crime, à cette heure même, l'innocente enfant, dans sa chambre de jeune fille, s'endormait, brisée par l'insomnie, mais doucement élevée par une première aspiration au céleste, avec un sourire pour sur ses lèvres pures, comme un rose d'avril, l'abeille d'or sur les fleurs odorantes.....

M. de Saimine avait d'abord donné son adresse au cocher qu'il avait appelé ; puis, se ravisant en route, il se fit conduire au faubourg Montmartre.

La voiture s'arrêta devant un hôtel meublé de la rue Bergère.

M. de Saimine sonna.

La porte s'ouvrit, et un garçon tout ensommeillé se leva d'un lit de camp installé dans le bureau.

—M. Marin ? demanda M. de Saimine.

—Il vient de rentrer, répondit le garçon.

Sans demander le numéro de la chambre, en familier des lieux, M. de Saimine monta au premier étage, et, d'un revers du doigt, frappa contre une porte trois légère coups réglés comme un signal.

La porte s'ouvrit tout de suite et un homme apparut en bras de chemise, se préparant à se mettre au lit : c'était un des individus qui, dans l'appartement de la mère Vatin, avait tout à l'heure salué M. de Saimine.

—Emmeline est-elle là ? demanda ce dernier.

—Elle n'est pas rentrée encore.

—Je veux la voir pour une affaire sérieuse et dans son intérêt.

—Quand ?

—Le plus tôt possible.... dès qu'elle sera de retour, envoie-la chez moi.

—Chez vous, rue Pigny ?

—Non, rue de l'Arcade.

—C'est bien.

—Adieu, et bonne nuit !

—Merci, monsieur le comte.

En montant en voiture,—pour rentrer chez lui cette fois,—M. de Saimine se dit :

—Allons ! je n'ai pas perdu ma journée.

Darthez, à ce moment, regagnait son logis et méditait, de son côté, les événements de la journée.

—J'aurais peut-être dû dire à Campagnol, pensait-il, que Chadoine et Hernandès sont en même temps que moi débarqués à Paris.... Mais, bah ! il sera toujours temps de le lui apprendre.... Et puis, avec un galiard comme lui, il faut toujours se défier de quelque chose et se garder à carreau.... Pour en rentrant, mais j'ai trouvé votre appartement fermé, et votre porte était condamnée pour moi, puisqu'elle ne s'est pas ouverte à ma prière. N'aurez vous donc jamais pitié de moi ? Vous savez bien, pourtant, que je vous aime aussi follement que lorsque je vous vis pour la première fois !

Solange, en écoutant ces mots, pâlit un peu, et, d'une voix très douce, dans laquelle il y avait une émotion tremblante :

—Ma femme de chambre peut revenir d'un moment à l'autre ; ce n'est donc point l'instant d'une explication.

—Eh ! que m'importe ! Croyez-vous que je ne sais point les de souffrir comme je souffre depuis que je vous connais sans avoir pu jamais vous parler librement ? Il y a toujours en quelqu'un entre vous et moi pour m'obliger au silence ! Vous avez été témoin impassible des mes douleurs ! Vous avez entendu le cri de mon angoisse sans qu'aucune fibre de votre être remuât.... Oh ! ce calme qu'on admire en vous, je l'exècre, moi, il m'exaspère !

Comme si tout ce qui lui restait de sang dans le corps lui était monté au visage, le comte de Givres était congestionné ; il avait sous sa peau des taches presques violettes.

Sa voix était sourde et rauque, son geste menaçant.

Debout, enveloppée de la dentelle qu'elle s'était à la hâte jetée sur les épaules, Solange, très calme, le regardait sans colère.

—Oui, reprit-il, quand je vous voulais je me disais : "Que me fait son amour pourvu qu'elle soit à moi ?" J'espérais. Mais depuis que vous êtes ma femme, la souffrance est devenue plus cruelle. Jamais vos bras ne se sont ouverts pour moi, jamais vos lèvres n'ont paru se faire jaillir de votre cœur un mot d'affection.... Que de fois je me suis demandé de quelle puissance infernale je pourrais obtenir un miracle !.... Je suis fou ! à force de rage et d'impuissance ! Eh bien ! en vous avez ! Je veux que votre froideur, que vos dédains disparaissent, je veux que vous soyez ma femme.... oui, ma femme, entendez-vous ?.... car vous ne l'avez été que de nom jusqu'à ce jour !

Mme de Givres restait silencieuse.

—Ah ! malheur sur moi, s'écria le comte, dont les paroles étaient entrecoupées par le souffle haletant de la passion, malheur sur moi, j'ai attendu trop longtemps ! Je sens les griffes de l'âge qui m'étreignent l'épaule, de l'âge plus fort que la volonté et qui me courbe inévitablement ! Mais je ne veux pas mourir avant d'avoir écrasé la joie immense, profonde, divine de mon amour contenté ! Il me reste assez d'existence pour cela ! Je n'ai pas eu à exiger jusqu'à présent : eh bien ! aujourd'hui, je veux !.....

M. de Givres se rapprochait de sa femme, tendant ses bras vers elle, lui parlant à voix basse :

—Oui, je veux que tu m'aimes ! .... Oh ! Solange, pitié ! pitié ! .... ne me réponses plus ! .... Sois à moi, sois ma femme ainsi !

Sa voix se brisait dans cette violente émotion de la chair et des nerfs.

Solange le regardait avec une expression étrange, dans laquelle il y avait de la pitié, de l'effroi et du mépris.

—Vous voulez que je vous plaigne, dit-elle.... Et moi, est ce que je ne mérite pas aussi la pitié ?

—Je te veux ! s'écria M. de Givres, en se précipitant vers elle.

—Revenez à vous et ne parlez pas ainsi, répondit Solange qui avait reculé.... Ne sais-je pas votre femme ?.... Ne vous ai-je pas déclaré que nous ne serons rien pour sauver ces hommes : que Dieu reçoive les âmes des naufragés !"

—Tu étais condamné, pauvre enfant ! dis M. Chédoine.

—Oui, si Hernandès n'avait pas été là.... Soudain, on s'approche qu'il se débrasait de ses vêtements.... "Qu'allez-vous faire ?" lui demanda le commandant.—"Porter secours à ces malheureux ; votre devoir d'officier est de ne pas sacrifier la vie de vos passagers à la leur ; mon devoir d'homme est de tout tenter pour les sauver." Et le commandant de répliquer : "—Laissez-moi faire !"—Et avant qu'on eut le temps de l'empêcher d'accomplir son entreprise à la fois folle et sublime, Hernandès, au milieu des exclamations de stupéfaction et de terreur, se laissa glisser le long d'une des cordes qu'on nous avait jetées dans l'espoir que nous pourions nous y accrocher ; arrivé au ras de l'eau, il se tint un moment suspendu, comme pour mesurer son élan, puis, entre deux vagues, il lâcha prise et se mit à nager vigoureusement vers nous.

Le récit était devenu tragique, et M. de Givres lui-même, malgré son habituelle indifférence, ne pouvait s'empêcher de porter sur Hernandès un regard où il y avait comme de l'admiration.

—Je roulais dans les flots, dit André ; j'étais étourdi, angoissé, pendant une dernière seconde, j'avais perdu mon sang-froid ; je me sentais soudain saisi par le bras.... De navire on avait jeté de nouvelles bouées.... Hernandès put en gagner une, et, me tenant toujours, parvint à s'y cramponner.... A ce moment, une vague plus furieuse que les autres passa sur nous, nous recouvrit tous deux ; nous nous crûmes perdus. C'était, au contraire, le salut, car cette vague nous rapprocha du navire.... Du haut du pont, à la lueur de tous les feux allumés, les matelots purent nous distinguer ; ils jetèrent une corde à Hernandès, qui la mit entre mes doigts crispés.... et alors je compris qu'on m'attirait lentement, qu'on m'enlevait, que j'étais sauvé !

M. Chédoine eut un mouvement vers Hernandès.

—Oh ! monsieur, que vous êtes grand, que vous êtes généreux ! s'écria-t-il

Solange, elle, ne disait rien, mais une larme coula le long de sa joue, et elle oublia de l'essuyer.

—Et l'autre naufragé ? dit André. Egoïstes que vous êtes, vous ne songiez qu'à moi et vous l'avez oublié.... Mais Hernandès, lui, y pensait.... Dans une soudaine accalmie, comme la tempête semblait s'être reculée dans le fond de l'Océan pour mieux se reposer et pour mieux bondir, on l'entendit s'écrier : "A l'autre maintenant !"... Mais le sauvetage avait eu beau être opéré avec une rapidité surhumaine, de longues minutes s'étaient écoulées, et la mort avait peut être fait son œuvre : qui sait si l'homme qui venait de jouer sa vie avec tant de vaillance n'allait pas ne rapporter qu'un cadavre ?

—Je pris heureusement arriver à temps ! fit Hernandès.

—Vous aviez atteint le naufragé au moment même où il disparaissait et, après avoir plongé deux fois, vous étiez revenu vers la bouée, nageant d'une seule main, le bras gauche embrassé du malheureux qui se cramponnait à vous.... Arrivé à la bouée, vous vous contentiez maintenant de flotter. Le commandant du navire, profitant de l'accalmie, avait fait descendre un canot à la mer et ceux qui le montaient faisaient forte de rames.... Hernandès attendait que l'embarcation vînt jusqu'à lui, bornant son effort à soutenir au dessus de l'eau la tête de l'homme renversée sur son bras.... Enfin, le canot le rejoignit et ramena vers le navire le sauveteur et le sauvé.

—Et ce malheureux qui, de même que toi, devait tant à M. Hernandès, est ce qu'il revint à la vie ? demanda Solange à André.

—Oui.... Il était évanoui, mais les passagers, avertis de ce qui se passait et accourus sur le pont, lui prodiguèrent des soins, et, lentement, il reprit ses sens.... Pendant ce temps, Hernandès échappant aux chaleureuses félicitations de tous, s'était réfugié dans sa cabine.... Quelques minutes plus tard, la tempête cessa, et, au matin, le soleil parut radieux sur la mer, qui, revenue de sa crise, était chantante, tranquille, profonde.... Je n'étais point tout à fait remis du bouleversement produit sur moi par le choc violent des lames, mais je voulus me lever, aller remercier mon sauveteur.... Les passagers, encore secoués de la violente émotion de la nuit, s'empressaient autour de moi ; quelques-uns d'entre eux m'offrirent Hernandès, et les officiers aussi.... Mais ce fut impossible : cet homme qui avait affronté la mort pour sauver deux êtres qui lui étaient inconnus ne quitta pas sa cabine de deux jours, après avoir déclaré à ses garçons qu'il entendait qu'on le laissât tranquille.... Car c'est ainsi qu'on le fatigue Hernandès comme la reconnaissance !

—Eh ! que parlez-vous de reconnaissance, mon cher André, s'écria Hernandès, qui avait écouté le récit de son héroïque action avec une certaine impatience ; il avait failli plusieurs fois interrompre le narrateur, ne sachant qu'à un regard ému de Solange qui était comme une prière ; —que parlez vous de reconnaissance ! s'écria-t-il,—est au vôtre qui tout à l'heure était chaude et sublime, devient froide et ennuyée ? Une telle émotion contenue, qu'on se sentait par cette voix remoé jusqu'aux entrailles,—vous savez bien qu'à bord du paquebot, si je fuyais les passagers, ce n'était pas par goût de la solitude, mais parce que j'étais brisé par l'inévitable malaise, et que je ne voulais pas jeter, au milieu de vos rires, des distractions que vous interdiez ent